L'objectif de cet exposé est d'examiner comment le malaise dans le travail découle de son incorporation depuis plus de deux siècles dans une économie où l'efficacité et la rentabilité ne sont possibles qu'au prix d'une méconnaissance du désir qui ouvre, dans son infinitude, l'horizon de la jouissance.

Selon André Gorz, un philosophe et économiste français : « ce que nous appelons travail est une invention de la modernité » : c'est-à-dire que le concept du travail serait apparue au 19 e siècle à l'époque de l'industrialisation. À cet égard et pour éviter toute confusion d'ordre lexical et sémantique, il convient de distinguer le travail de la besogne, la besogne qui comme son étymologie l'indique relève du besoin quotidien de prendre soin de soi, il nous faut aussi le distinguer du labeur qu'un individu accomplit pour réaliser une tâche si astreignante soit-elle, et enfin il nous faut distinguer le travail de l'œuvre ou de l'ouvrage qui, comme le dit Hegel, concerne toute activité où l'homme dans son rapport à la matière se construit dans le monde.

Ces différentes acceptions du travail appartiennent à la sphère privée et n'ont rien à voir avec le travail professionnel que nous avons, que nous cherchons ou que nous offrons, lequel se situe dans ce que nous appelons le domaine public.

Vous allez me dire : pourquoi est-il nécessaire de faire cette distinction ? Et bien, c'est que, si d'un côté le travail est pénible (cultiver son jardin peut être un loisir mais demande un effort), cette pénibilité n'arrache pas l'homme à lui-même, elle relève de sa condition humaine. En revanche, quand un travail socialement rémunéré, un travail qui est considéré dans notre société comme un droit pour tous et qui est une nécessité à la subsistance, quand ce travail devient pénible au point de se mettre en danger, mais auquel on ne peut renoncer sans prendre le risque de se mettre en péril et ceux qui nous sont proches, cette obligation de retourner au travail pour gagner sa croute pour certains et ce qui, pour d'autres, relève du devoir de famille, ce travail s'apparente alors à une forme de servitude.

Nous allons essayer de comprendre comment est possible cette nouvelle forme de servitude que nous éviterons de confondre avec le concept marxiste d'exploitation, et avec cette *Servitude volontaire* dont nous parlait La Boëtie. Si l'on s'en tient ne serait-ce qu'aux derniers ouvrages, revues et magazines qui annoncent un malaise criant dans le travail, alors il faut considérer que le travail pose désormais un problème que nous allons essayer d'identifier, un malaise qui n'est pas sans rapport avec ce que Freud, au début du 20^{e} siècle, nommait

« Malaise dans la civilisation ». Mais le malaise dont parle Freud est un malaise qui résulte de l'interdit ou de l'impossible alors que le malaise qui nous intéresse ici relève du « tout est permis », mais par qui, pour qui et pourquoi ?

Pour commencer rappelons donc ceci : historiquement de Platon à Marx, travail et liberté sont deux situations antithétiques : l'homme ne serait libre et capable de conduite morale qu'à partir du moment où cessent, je cite Marx « les besoins impérieux du corps et sa dépendance au milieu ». Bref, quand un autre fait le job ! Bien entendu, le travail aliénant existait avant le 19e siècle et l'industrialisation, mais il ne laissait pas d'acquis au sens où il ne produisait pas de « plus value », il devait sans cesse être renouvelé pour reproduire un bien. Revenir sans cesse sur le métier, comme on disait.
Alors qu'est-ce qui a changé pour qu'un philosophe et économiste comme André Gorz parle, dans *Métamorphose du travail* de « La fin de l'humanisme du travail » ? Y aurait-il eu avant un humanisme ? Et en quoi il distingue cette déshumanisation, du servage et de l'esclavagisme ?

Les artisans, qui produisaient des objets durables, ne travaillaient pas, ils « oeuvraient », ils ménageaient les intérêts respectifs des uns et des autres, sans se mettre en concurrence pour obtenir un meilleur profit et leur activité n'était pas régie par une rationalité économique qui apparaîtra en Grande-Bretagne vers 1830. La rationalité économique ! Voilà ce qui pourrait être considéré comme le mal. De quoi s'agit-il exactement ? Avant cette rationalisation du travail, dont je vais vous exposer le principe, des activités par exemple comme le tissage ou le travail de la terre n'étaient pas seulement un gagne pain, c'était aussi un mode de vie. A partir du 19e siècle les marchands se mettent à rationaliser le coût de production en imposant aux fournisseurs les coûts les plus bas, une démarche indifférente à toute considération autre que comptable et qui diffère du principe commercial des artisans. La rationalité économique qui s'impose donc au 19e siècle au moment même où se développe l'industrialisation, s'émancipe de tout principe et ne laisse place, comme le disait Marx qu'à un intérêt glacial qui, je cite : « déchire le voile des sentiments et des émotions » pour réduire à un seul rapport d'argent l'activité humaine.
Pour résumer, nous dirons donc que la rationalité économique ne laisse subsister entre les individus qu'un rapport d'argent, entre les classes qu'un rapport de force et entre l'individu et la nature qu'un rapport instrumental : le travailleur n'est plus qu'un accessoire de la machine, il est dépouillé de son humanité, il est soumis à un rythme et à des cadences imposées, comme

l'évoque avec humour et cynisme Charlie Chaplin, dans son film *Les Temps modernes* où il montre comment une mécanisation du travail est aussi une mécanisation du travailleur.

Mais le travail déshumanise aussi ceux qui l'accomplissent pour une autre raison.
Jusqu'à la fin du 18e siècle, le travail était une activité instinctive qui ne répondait pas à une demande, mais à un besoin. Si le travail répond à un besoin, il n'y a pas lieu d'intensifier sa production et de travailler plus. Le besoin est quantifiable, la demande, quant à elle, est sans limite : il suffit par exemple de regarder l'escalade dans laquelle se trouve Apple, cette firme américaine qui n'est plus en concurrence qu'avec elle-même, (pour le moment !) elle ne répond plus à un besoin, mais crée sans cesse de la demande. Ce besoin de productivité que l'on a justifié économiquement, est en fait le support d'un fantasme autour duquel s'articule un besoin de gagner plus, de faire plus. Ce fantasme était ignoré par les ouvriers au 18e siècle. John Smith, dans *Memoirs of Wool* (un essai publié en 1747 dans lequel il analyse l'industrialisation des fabriques de laine en Angleterre), John Smith donc explique qu'à cette époque les ouvriers ne travaillaient que pour répondre à un besoin quotidien de subsistance, sans plus, un besoin limité, au point qu'il leur suffisait de travailler deux jours pour gagner de quoi vivre une semaine, ce qui a eu pour effet de ruiner les premières firmes. Des firmes qui devaient répondre à la demande des États européens nouvellement enrichis par l'exploitation des continents américain (pour ses ressources naturelles) et africain (pour les ressources humaines). Pour parer aux risques de faillite, la décision fut donc prise, tenez-vous bien, de baisser les salaires pour obliger les ouvriers à travailler toute la semaine. Cet exemple montre comment la rationalisation économique devient une subversion du mode de vie des travailleurs.
Revenons alors sur cet effort que l'on a demandé aux « ouvriers » et qui est revenu à la mode dans un slogan que nous avons tous entendu : « travailler plus pour gagner plus» … que propose exactement ce slogan ? Plus d'heures supplémentaires ? Plus d'argent ? Qu'est-ce que l'on cherche dans ce Plus. Ce Plus, indécent pour ceux qui cherchent un travail ne serait-ce que pour manger et avoir un toit, a été entendu par certains, comme un bien. Ce Plus n'est pas quantifiable et exprime surtout un fantasme de toute puissance qu'il convient ici d'examiner.
En effet, quelle est la part du fantasme dans le travail ? Le travail est-il, vraiment et seulement un moyen de gagner sa vie ? Et quand je dis « gagner sa vie » ! Cela veut dire qu'il ne suffit pas de naître, comme le disait Figaro ! Quels sont désormais, s'il faut toujours faire plus, le sens et la valeur du travail ? On considère que le travail est un moyen d'intégration sociale qui

permet aux membres d'une société de régler leurs rapports en vue d'un objet commun, mais à condition que cette société soit comme le disait Georges Bataille « une communauté de ceux qui n'ont pas de communauté », une communauté qui intègre ceux qui sont sans communauté. Une société qui regarde l'autre, celui qui n'est pas moi et qui n'est pas comme moi. Bref ! l'autre de Michel Foucault : l'anormal. Je pense à la leçon de Foucault au Collège de France *Les Anormaux*.

Or, au fur et à mesure que la société industrielle s'est perfectionnée, le travailleur a dû remplir des tâches et des fonctions dont il ne voyait plus la finalité ni le sens. Les fonctions sont désormais coordonnées de l'extérieur et placent les individus dans des rouages de plus en plus complexes qui leur enlèvent la possibilité de coopérer, de prendre des décisions. De ce fait le travail ne fait plus lien social. La satisfaction d'œuvrer et le plaisir de faire sont supprimés. Ce phénomène, qui s'est d'abord développé dans l'industrie, se retrouve maintenant dans toutes les catégories professionnelles. L'individu au travail ne fait plus désormais qu'acheter de l'argent, qui comme nous le savons maintenant peut devenir fictif.

Bien entendu, des esprits positifs nous dirons que les progrès de la technique ont amélioré les conditions de travail qui deviennent moins pénibles et que la justice sociale dans les démocraties a progressé. D'une part, on oublie trop facilement que les progrès scientifiques et techniques ont aussi favorisé l'expansion d'un marché planétaire au sein duquel ceux qui maîtrisent ces techniques, et en détiennent les savoirs se présentent comme les nouveaux maîtres d'une économie qui n'est plus libérale, car elle devient sans alternative et elle est entre les mains non ruisselantes (n'en déplaise à David Ricardo) de quelques uns. D'autre part, la démocratie, même si elle est, par essence, un régime instable, semble connaître aujourd'hui une crise, comme le signale Marcel Gauchet « une crise politique historique et juridique » qui se caractérise, je cite « par la perte de l'initiative des acteurs de la société civile et la position d'un Etat (même s'il prétend vouloir la contrôler) au service d'une économie qui impose sa loi » (La *Démocratie, d'une crise à l'autre*). Enfin, évoquer la question du travail comme une activité pouvant satisfaire un besoin et rien d'autre, nous conduit à éluder le problème du manque et la question du désir et hiérarchise ce problème du manque par rapport au besoin.

La rationalité économique s'effectue donc, comme nous venons de le voir dans le calcul du coût du travail et de sa rentabilité, un calcul détaché de l'individu et des motivations du travailleur, qui se trouve dépouillé dans son identité et désorienté dans son existence.

Autrement dit, le monde du travail, bien qu'organisé et cohérent, cet *Empire du management,* pour reprendre un titre de Pierre Legendre, devrait être en principe selon l'étymologie du mot management, l'aménagement d'un espace commun où demeurent ensemble les hommes ; or cet espace est désormais un lieu qui exclut le Sujet. Cette évolution du travail qui élimine dans toute fonction, la dimension de l'acte, de l'œuvre, compose un monde de travailleurs disloqués et par conséquent une société désoeuvrée qui porte le masque trompeur d'un bonheur promis à défaut d'un visage humain. Des groupes se forment certes, mais de manières arbitraires avec des demandes plurielles, variées et contradictoires d'individus qui n'ont en vue qu'eux-mêmes et abandonnent le point de vue de l'ensemble, de la société.

Ce désastre n'est cependant pas advenu sans la complicité de ses acteurs dont on pourrait croire qu'ils sont des pantins ou les êtres serviles du « Capital ». En réalité ils ne sont ni l'un ni l'autre, mais une nouvelle espèce de travailleurs qui prend place dans l'entreprise, le service public et les professions libérales. Ce sont des cadres auxquels on fait miroiter un pouvoir d'« autonomie », une possibilité de « développement et d'épanouissement personnel » ; auxquels on tient un discours hautement valorisant, flatteur, mais qui les contraint à l'excellence et les soumet à un « culte de la performance » (l'expression est d'Alain Ehrenberg) dont ils sont narcissiquement complices mais personnellement piégés. Michela Marzano : dans son article « Les nouvelles formes d'exploitation » paru dans la revue *Cités* (automne 2008) analyse avec pertinence cette situation et montre par exemple comment, la flexibilité dans le travail, menace l'aptitude de certains à se positionner dans leur activité alors que pour d'autres sans attaches familiales c'est formidable. Il y aurait alors une contradiction, cette promesse de réalisation du cadre dans le travail exigerait une ascèse individuelle et se ferait au prix du désir ou d'un désir qui l'engage avec un autre et auquel il se trouve obligé de renoncer. C'est le retour à soi, à un plaisir de soi sans l'autre. Avec cependant une figure d'un Autre dont Jacques Lacan a dessiné les contours : le Réel ? Nous savons tous ce qu'il en est du Réel, ou du moins nous en avons fait l'expérience.
Et c'est sur ce dernier point que je voudrais terminer mon analyse de ce que j'ai présenté pour reprendre André Gorz comme « La fin de l'humanisme dans le travail ». La perte d'un

humanisme qui menace aussi les travailleurs sociaux, les psychothérapeutes et pourquoi pas, les psychanalystes.

Il est important en effet de comprendre que si le sujet cède sur son désir, il met en péril son économie psychique. Car un des principes qui définit l'humain, c'est comme le disait Jacques Lacan, sa faculté à « ne pas céder sur son désir », sinon à en douter. S'il est vrai que le désir s'organise en relation avec une loi symbolique qui est irréductible aux lois juridiques, une combinaison qui met en place des limites que le Sujet accepte ou transgresse ; alors il faut aussi considérer que nous assistons, depuis un certain temps, aussi bien sur le plan symbolique que juridique, à une disparition de ces limites. Si d'un côté, la fonction de l'autorité (familiale et institutionnelle) se fragilise, de l'autre une armée de juristes et d'avocats qui a envahi les cabinets d'affaires des firmes internationales, s'organise pour repousser encore plus loin les limites du droit, la justice et le marché unis dans la promesse d'un bonheur universel… Ces limites, qui deviennent de plus en plus incertaines, font disparaître la gravité du désir que je définirais, contrairement au besoin ou à la nécessité, comme ce qui nous guide mais qu'on ne peut atteindre et de ce fait est en opposition avec l'idée devenue obsédante de « gagner plus ».

Des mots d'ordre donc et pas seulement des mots, tels que « efficacité », « rendement », « réussite », raisonnent depuis une trentaine d'années dans des séminaires de thérapeutes comportementalistes qui proposent à leurs patients une solution à leur souffrance au travail. C'est là une intention louable. Mais qu'est-ce qu'une psychothérapie ou même une psychanalyse qui répondrait à cette demande surmoïque, à cette injonction : « il faut que ça tourne bien, », « il faut que ça circule » et que serait un analyste qui s'identifierait à la loi du marché, je parle ici du marché du travail ? Des thérapeutes et même les psychanalystes tenus désormais d'être efficaces. Alors que leur « travail » est de comprendre pourquoi ça rate.
Ce discours du maître que vous aurez reconnu, fait écho à la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, dont Lacan s'est inspirée pour montrer les déconvenues de la psychanalyse et des thérapies en général, quand celles-ci, la tête à l'envers, en font un mauvais usage. L'analyste ne regarde pas sa montre, comme le fait sans cesse le maître de Jacques (non pas Jacques Lacan, mais Jacques le fataliste de Diderot)… Pour « traiter » (le mot n'est peut-être pas convenable) le malaise qu'un patient présente dans son travail, il faut un temps qui ne soit pas celui de la rentabilité.

Peut-être qu'il y a toujours eu un malaise dans le travail, car je ne vous apprendrai rien en rappelant que le mot « travail » vient du latin *tripalium*, « un instrument de torture ». Alors qu'en est-il du travail de transfert ?

Quant à moi et pour finir, j'associerais à l'idée du travail à la fois le désir et la dignité, cette dignité que le 13e siècle présente dans un adage énigmatique comme ce qui ne meurt pas : « dignitas non moritur » ; une formule saisissante ! (C'est dans Les Décrétales de Grégoire IX) La dignité, la corde sensible de notre être, cette évidence sociale et fondatrice pour les juristes scolastiques qui nous ont transmis les bases de l'État moderne, trouve à mon avis un écho dans ce que dira Freud quelques siècles plus tard à propos du désir qui fait notre humanité : on peut le méconnaître, mais il est indestructible.